

## **Chapitre 3 : Une solidarité des savoirs fondée par la réciprocité.**

### **Les textes :**

#### **Premier texte : DES SAVOIRS EN ABONDANCE, Par Michel Serres.**

##### **Le don et l'enseignement.**

Réfléchissons ensemble sur l'acte du don, j'ai un objet, vous ne l'avez pas encore, je le détiens ; quand je vous l'aurais donné, vous ne l'aurez plus ; voilà ce qu'il en est du don : le déséquilibre demeure, mais il change de sens. Qui donne perd, qui n'avait pas gagné ; l'un perd quand l'autre gagne et l'un gagne quand l'autre perd. Ce jeu est dit à somme nulle.

Supposons, maintenant, qu'il ne s'agisse pas d'un bien quelconque mais d'un savoir, tour de main, expérience, comptage, théorème ou poème. Dans un premier temps, tel connaît l'astuce ou le texte et rencontre un voisin qui ne les connaît pas, supposons alors que celui-là le donne à celui-ci, je veux dire que le second apprenne de lui les mots ou le geste. Ce jeu n'est plus à somme nulle parce que l'enseigné acquiert quelque chose que l'enseignant ne perd pas pour autant ; mieux encore, il est probable que celui qui le donne en le gardant, le clarifie et le vivifie en lui en l'expliquant. Dans ce nouvel échange, les deux gagnent en même temps.

Quelque chose de proprement miraculeux vient de se passer : le don crée de la valeur, puisque celui qui acquiert n'appauvrit pas celui qui donne et que le donateur s'enrichit de donner.

##### **L'échange réciproque.**

Passons maintenant du don à l'échange. L'échange se résume dans le proverbe populaire selon lequel nul ne peut avoir le beurre et l'argent du beurre. Dans un premier temps, tel possède un bien et l'autre de la monnaie ; après transaction, le liquide change de poche et la motte change de main. On dit de nouveau ce jeu à somme nulle. On peut même dire que rien ne s'y passe sauf la répétition d'un même équilibre sur une balance dont on a seulement changé la place des deux plateaux. Cette nullité, cette absence d'événement fonde le commerce et la civilisation de l'argent, eux-mêmes fondés sur la rareté : si le premier donne du beurre, en effet il ne l'a plus ; si le second cède l'argent, en effet, il ne l'a plus. Quand l'un perd, l'autre gagne ; mais par l'échange, chacun ne gagne que ce que l'autre perd ; d'où le nouveau jeu à somme nulle.

Or l'échange de savoirs, comme je l'ai dit pour le don, enrichit les deux parties. Chacun acquiert le beurre et l'argent du beurre : oui, on peut avoir les deux à la fois, à condition que le beurre se change en savoir. Dans un autre cadre, on appela jadis ce miracle transsubstantiation. Voilà pourquoi l'enseignement se fonde sur un circuit dont la loi fondamentale contredit les lois ordinaires de l'échange marchand. L'École et la Société ne fonctionnent pas sur les mêmes lois ; contrairement aux dires usuels, seule la première,

gratuite, produit la seconde, chère, qui fonctionne sur des jeux à somme nulle et répète les lois mécaniques de la nature : équilibre et constance des forces.

Seul l'échange du savoir contredit le second principe de la thermodynamique auquel obéit aussi l'économie, laquelle, aux bilans les plus généraux, se trouve non seulement être improductive, mais est même génératrice d'entropie. La seule valeur qui s'y ajoute est le savoir. D'un côté, bilans et coûts, de l'autre, croissance et gratuité ; l'a-t-on jamais remarqué ?

### **L'échange réciproque des savoirs.**

Supposons, maintenant, l'échange réciproque. Il arrive, en effet, que celui qui enseigne jouisse d'une certaine supériorité sur celui qui ne sait pas. Cela, hélas, arrive, quand on définit la culture de manière erronée. Car voici sa définition vraie : la culture permet à la personne cultivée de n'écraser personne sous le poids de sa culture. Hélas, il n'en est pas toujours ainsi : tout administrateur sait, par exemple, que l'information est le fondement du pouvoir, ce pourquoi il ne la donne pas ; il y perdrait sa seule puissance.

A nouveau, pour éviter cette inégalité, il suffit de transformer l'échange en échange réciproque. Tel aura le beurre et tel autre l'argent du beurre. Et l'ignorant, que devient-il ? Ou plutôt, qu'a-t-il au départ, dans cette relation d'échange ? Il suffit en fait, pour y établir l'équilibre, de supposer que toute personne a quelque chose à enseigner, y compris celles que la société considère comme les plus démunies. "Nul n'est ignorant" : voilà une devise qui vaut bien le "nul n'est méchant volontairement" qui, depuis au moins trois millénaires, fait la gloire de Platon.

Mais Platon disait déjà des enfants et des esclaves qu'ils savaient en surabondance, mais qu'ils ne s'en souvenaient pas. Tout homme sait, chacun peut donc enseigner. Du coup l'échange de savoir ne se fait plus à sens unique, mais à deux partenaires au moins. Chacun est l'enseignant et l'enseigné de l'autre. Alors, prenant encore plus de distance avec l'échange ordinaire, les deux partenaires gagnent dans la transaction et cela multiplie, au minimum par deux, les bénéfices du don. Chacun gagne le beurre de l'autre et garde le sien propre, chacun garde l'argent de l'autre et garde le sien propre. Nouveau miracle. Voici constituée une corne d'abondance inépuisable, où, par l'effet de cette relation particulière, l'information s'accroît.

### **Le réseau**

Pourquoi, enfin, ne pas étendre, de proche en proche, les vertus miracles de cette corne ?

Deux notions me paraissent ici décisives. La première, assez ancienne, peut se nommer "proximité". Les techniques de la communication, en équilibre instable, donnent souvent des résultats paradoxaux : inventé pour parler de un à plusieurs, le téléphone devint vite le moyen le plus utilisé, de proche en proche, pour parler d'une personne à une autre, en privé ; inversement, la radiophonie, inventée à l'origine pour des communications interpersonnelles, devint assez vite le principal média public. Cela prouve qu'il n'y a pas de fatalité de la technique et que les utilisateurs peuvent en faire ce qu'ils désirent. Nous venons de traverser une époque où la morale de l'engagement, lancé à grand bruit sur des médias publics, permit à bien des intellectuels, devenus citoyens du monde, d'intervenir sur la planète entière. J'en connus même, et non des moindres, qui prêchaient, au loin, l'égalité, en se

montrant de parfaits tyrans dans leur voisinage. Pour éviter la fureur, l'enflure, et la gloire, l'éthique et l'engagement authentique, eux, se propagent ou se prolongent en continu, de proche en proche, sans faire de bruit, dans des configurations "un-un". L'enrichissement progressif de la corne d'abondance des échanges se fait alors de proximité en proximité. Depuis deux millénaires, voilà ce qu'on appelle la morale du prochain.

La deuxième notion, toute contemporaine, dessine la configuration du réseau. Dans ce treillis, ce filet, ce tissu entrelacé, plusieurs fils, noués, mêlés, se chevauchent et peuvent conduire d'un point à un autre par la route que l'on veut. Les vieilles méthodes ne connaissent qu'un chemin, le plus droit, disait Descartes. La nouvelle, se riant des anciennes, se moque bien des chemins, tant il y en a. On en aurait presque trop : on s'en plaint même aujourd'hui.

J'ai tout à l'heure évoqué la nature, à propos de l'échange. En effet, le modèle, alors, se déplaçait de la mécanique et de la physique vers l'équilibre des échanges économiques. Ici, avec le réseau, nous passons au vivant. Notre organisme se construit en réseau, nos tissus répètent cette configuration, notre système nerveux encore plus. En cas de panne, je veux dire de maladie, en cas de coupure de courant sur un chemin, le réseau fournit autant de routes vicariantes que l'on veut. Ainsi la vie résiste à mille accidents dont, parfois, nous ne nous apercevons même pas. S'il n'y avait qu'un chemin, nous serions vite morts. Nous devons notre survie à la forme du réseau.

Les raisonnements des militaires pour créer ce qui est devenu l'Internet, se fondaient sur le même principe : quelle est la forme qui survit aux pires accidents ? réponse : le réseau. Qu'une bombe atomique fasse ici un trou, l'information passera par là, voilà tout. La vie est un réseau, le réseau est vivant. Voilà pour les fils et les chemins. Mais voici maintenant l'important : le centre.

Nous ne nous rendons pas compte à quel point nous avons vécu et pensé, jusqu'à ce jour, dans des sociétés de concentrations, dont les camps ne furent que les figures ignominieuses et fortes : concentrations de richesse dans le capital, de personnes dans les villes, de pouvoirs en une personne, de savoirs sur les campus, de livres dans les librairies, de plus en plus de volumes possibles, dans les tours de la Très Grande Bibliothèque, avec trois majuscules, et puis aussi, dans le cognitif, de signes sur une page, de concepts dans nos entendements.

Or, décentré au contraire, souple, métastable, distribué, le réseau a autant de centres que de carrefours, exactement autant que l'on veut, tout autant que de chemins. Dès lors, finie la hiérarchie des centres. Si nous pensions en réseau, nous deviendrions, ô merveille, de vrais démocrates. Mais nous ne rêvons qu'à Washington, à l'Élysée, au présentateur de télé, au ministre, au prix Nobel et aux meilleurs, loués dans les listes d'excellence. Drogués, pis, hébétés de hiérarchie, nous sommes comme les mâles babouins qui gesticulent et jacassent dans les lianes de la jungle. Nous ne sommes pas encore devenus des hommes. Le réseau va nous y aider.

### **Les réseaux d'échanges de savoirs**

Ainsi, Les réseaux d'échanges réciproques de savoirs annoncent cet homme égalitaire, qui se moque des centres, pense en réseau et agit en proximité. Ils promeuvent, du même coup, cette culture nouvelle, cette démocratie enfin possible, bref, ce monde qui vient.

Par eux, le savoir, reconsidéré dans sa nature et ses fonctions sociales, loin de se reproduire, produit du nouveau. Ceux que la société considère comme des ignorants passent au rang d'experts en leur genre propre. Les institutions chargées d'enseigner, trop concentrées, devront se décentrer. La hiérarchie s'efface et laisse place à la proximité. Les centres se dispersent dans un espace qui ne ressemble plus à la forêt primitive où l'homme est un loup pour l'homme...

### **Deuxième texte : Gaston Bachelard, dans « La formation de l'esprit scientifique**

« ... en fait, comme le remarquent MM. Von Monakow et Mourgue, à l'école, le jeune milieu est plus formateur que le vieux, les camarades plus importants que les maîtres. Les maîtres, surtout dans la multiplicité incohérente de l'Enseignement secondaire, donnent des connaissances éphémères et désordonnées, marquées du signe néfaste de l'autorité. Au contraire, les camarades enracinent des instincts indestructibles. Il faudrait donc pousser les élèves, pris en groupe, à la conscience d'une raison de groupe, autrement dit à l'instinct d'objectivité sociale, instinct qu'on méconnaît pour développer de préférence l'instinct contraire d'originalité, sans prendre garde au caractère truqué de cette originalité apprise dans les disciplines littéraires. Autrement dit, pour que la science objective soit pleinement éducatrice il faudrait que son enseignement soit socialement actif. C'est une grande méprise de l'instruction commune que d'instaurer, sans réciprocité, la relation inflexible, de maître à élève. Voici, d'après nous, le principe fondamental de la pédagogie de l'attitude objective : Qui est enseigné doit enseigner. Une instruction qu'on reçoit sans la transmettre forme des esprits sans dynamisme, sans autocritique. Dans les disciplines scientifiques surtout, une telle instruction fige en dogmatisme une connaissance qui devrait être une impulsion pour une démarche inventive. Et surtout, elle manque à donner l'expérience psychologique de l'erreur humaine. Comme seule utilité défendable des « compositions » scolaires, j'imagine la désignation de moniteurs qui transmettraient toute une échelle de leçons de rigueur décroissante. Le premier de la classe reçoit comme récompense, la joie de donner des répétitions au second, le second au troisième et ainsi de suite jusqu'au point où les erreurs deviennent trop massives. Cette fin de classe n'est d'ailleurs pas sans utilité pour les psychologues ; elle réalise l'espèce non scientifique, l'espèce subjective, dont l'immobilité est éminemment instructive. On peut se pardonner cette utilisation un peu inhumaine du cancre, en usage dans d'assez nombreuses classes de mathématiques, en se rappelant que celui qui a tort objectivement se donne raison subjectivement. Il est de bon ton, dans la bourgeoisie lettrée, de se vanter de son ignorance en mathématiques. On se repaît de son échec, dès que cet échec est suffisamment net. En tout cas, l'existence d'un groupe réfractaire aux connaissances scientifiques favorise une psychanalyse des convictions rationnelles. Il ne suffit point à l'homme d'avoir raison, il faut qu'il ait raison contre quelqu'un. Sans l'exercice social de sa conviction rationnelle, la raison profonde n'est pas loin d'être une rancune ; cette conviction qui ne se dépense pas dans un enseignement difficile agit dans une âme comme un amour méconnu. En fait, ce qui prouve le caractère psychologiquement salubre de la science contemporaine quand on la compare à la science du XVIème siècle, c'est que le nombre des incompris diminue.

La meilleure preuve que cette pédagogie progressive correspond à une réalité psychologique chez l'adolescent, nous la trouvons dans la théorie du jeu bilatéral indiqué d'un trait rapide par MM. Von Monakow et Mourgue. « Quand nous avons étudié l'instinct de conservation,

nous avons mis l'accent sur le besoin de primer qu'on observe chez les enfants, durant leurs jeux. Mais il y a, au cours de ceux-ci, un autre aspect, qu'il convient de mettre en lumière. L'enfant, en effet, ne cherche pas à s'imposer, de façon constante ; il acceptera volontiers, après avoir joué le rôle de général, de prendre celui de simple soldat. S'il ne le faisait pas, la fonction du jeu (préparation à la vie sociale) serait faussée et, ce qui arrive effectivement chez les enfants insociables, le réfractaire aux règles plus ou moins implicites du jeu serait éliminé du petit groupe que forment les enfants. » La pédagogie des disciplines expérimentales et mathématiques gagnerait à réaliser cette condition fondamentale du jeu.

Si nous nous sommes permis de tracer ce léger dessin d'une utopie scolaire, c'est qu'il nous semble donner, toutes proportions gardées, une mesure pratique et tangible de la dualité psychologique des attitudes rationaliste et empirique. Nous croyons en effet qu'il court toujours un peu de nuances philosophiques sur un enseignement vivant ; un enseignement reçu est psychologiquement un empirisme ; un enseignement donné est psychologiquement un rationalisme. Je vous écoute : je suis toute ouïe. Je vous parle : je suis tout esprit. Même si nous disons la même chose, ce que vous dites est toujours un peu irrationnel ; ce que je dis est toujours un peu rationnel. Vous avez toujours un peu tort, et j'ai toujours un peu raison. La matière enseignée importe peu. L'attitude psychologique faite, d'une part, de distance et d'incompréhension, d'autre part, d'impulsion et d'autorité, devient l'élément décisif dans l'enseignement réel, quand on quitte le livre pour parler aux hommes.

Or, comme la connaissance objective n'est jamais achevée, comme de objets nouveaux viennent sans cesse apporter des sujets de conversation dans le dialogue de l'esprit et des choses, tout l'enseignement scientifique, s'il est vivant, va être agité par le flux et le reflux de l'empirisme et du rationalisme. En fait, l'histoire de la connaissance scientifique est une alternative sans cesse renouvelée d'empirisme et de rationalisme. Cette alternative est plus qu'un fait. C'est une nécessité de dynamisme psychologique. C'est pourquoi toute philosophie qui bloque la culture dans le Réalisme ou le Nominalisme constitue les obstacles les plus redoutables pour l'évolution de la pensée scientifique. »

Gaston Bachelard. La formation de l'esprit scientifique, Paris, J. Vrin

### **Troisième texte : Le travail de la sagesse et de la pensée, une pratique de l'amitié,**

**Bernard Ginisty (philosophe)**

Dans les périodes de crise, nous sommes tous conduits à être philosophe. Ca veut dire quoi être philosophe ? Ca veut dire prendre la responsabilité de ce que l'on pense et pour cela interroger les questions. C'est vrai que, par temps calme, on peut laisser ces exercices à quelques intellectuels en chambre. Mais, dans la période de crise que nous vivons, nous avons tous à vérifier, non pas d'abord si les réponses sont exactes, mais si après avoir répondu cent fois par des réponses décevantes aux questions de la pensée unique, c'est la question qui est bien posée. Quand on interroge la question, on philosophe, parce que la question structure le monde. Dans la question posée, il y a déjà une précompréhension de la réalité et 80% de la réponse. Il se trouve que j'ai fait quelques études de philosophie, et que j'ai eu la chance de travailler sur un philosophe absolument hétérodoxe, qui s'appelle Gaston Berger. Il a passé son bac à 25 ans, a dû gagner sa vie et est devenu chef d'entreprise, a fait en même temps des études de philosophie, non pas pour être prof, mais parce que ça l'intéressait. Ce n'est qu'à 45 ans qu'il est devenu universitaire, et ensuite, il a été le fondateur de la prospective, un vrai

outil de pensée qu'il faudrait revisiter et que de nombreux épigones ont dénaturé en futurologie. Il écrivait ceci : "Nous entrons dans un monde où il n'y aura bientôt plus de place que pour les inventeurs. (...) Ce qui a disparu définitivement du monde, c'est la tranquillité, une situation tranquille, un avenir tranquille. Nous avons à vivre dans des équilibres incessamment remis en question et qu'il nous faudra incessamment rétablir. (Gaston Berger, 1962).

J'ai entendu deux expressions dans vos réseaux, la citation de Patrick Viveret sur le "laver les yeux", que j'ai trouvée très belle. Et quelqu'un disait : "**faites vos yeux, rien ne voit plus.**" Voilà un message à adresser à la plupart de nos élites. Un membre d'un réseau a dit : on ne voit rien quand on est tout seul. Voir les choses et les êtres dans leur nativité première, avant de les classer dans nos pensées habituées, tel est le début de la démarche philosophique.

Une des dernières phrases qu'a écrites Berger était : "l'ingénuité du regard est une conquête". La naissance de la philosophie en Occident, avec Socrate et Platon, passe par *trois attitudes* qui sont un peu les conditions climatiques de la philosophie. Elle commence par l'ironie socratique, c'est-à-dire la prise de distance avec ce qui se donne comme l'évidence du monde. Ensuite, les premiers ouvrages de philosophie, ne sont pas des traités rédigés en chambre par quelque esprit pensant tout seul la totalité du monde. Les premières heures de la philosophie occidentale, s'appellent des Dialogues tenus dans la lumière méditerranéenne des jardins d'Akademos, forme sous laquelle se donne à lire la pensée de Platon. Et, enfin, parmi ces Dialogues, une œuvre majeure, s'appelle le Banquet. Si vous êtes dans l'**ironie**, sourire de l'intelligence à la fois lucide et réconciliée, si vous êtes dans le **dialogue**, ouverture à ce qui peut advenir de l'autre, et si vous êtes dans la **convivialité** et le partage du banquet, alors vous êtes prêt à philosopher. Et c'est pour cela que les réseaux d'échanges de savoirs sont une "Académie" où l'on peut inventer de la pensée. En effet, nous avons entendu le travail de déconstruction ironique des idoles qui empêchent de penser, nous célébrons cette réalisation rare du dialogue que sont les Réseaux d'Échanges Réciproques du Savoir, et enfin, nous vivons un espace de convivialité. Bien plus que dans une école ou une université, nous pouvons ici philosopher, c'est-à-dire, selon l'étymologie, nous livrer à la fois à l'amitié de la sagesse et à la sagesse de l'amitié.

Nous avons donc à apprendre aujourd'hui à désapprendre. Nous avons à nous interroger sur les évidences, nous avons à questionner les questions. Ce que vous dites nous conduit à cet exercice sur plusieurs points.

Il est question, dans vos réseaux, de médiation et de catalyseur. Il se trouve que professionnellement j'ai eu longtemps des responsabilités dans l'action sociale. Celle-ci se manifeste trop souvent à travers de multiples et incohérentes initiatives administratives pour "se pencher" sur la misère du monde. Le nombre de gens qui "se penchent" sur le problème de leurs concitoyens est en croissance continue. C'est peut-être pour ça que le mal au dos est, paraît-il, la maladie du siècle ! Ceux qui, parmi vous sont des travailleurs sociaux, connaissent ces innombrables dispositifs qu'on crée dans la panique, dès que les statistiques du chômage augmentent ou que des situations d'exclusion troublent l'opinion. Ici, on nous l'a dit, le vrai problème c'est de **mettre les gens en relation**, c'est-à-dire de **les mettre en situation de se responsabiliser**, et ça ne se fait pas tout seul. Il ne suffit pas d'avoir un ordinateur, nous dites-vous, il faut à un moment donné que quelqu'un soit là, non pas pour développer une nouvelle clientèle, non pas, expression ambiguë, trouver un "nouveau gisement d'emploi", mais pour que des clients de dispositifs deviennent des sujets de l'échange social. Vous nous dites que l'essentiel n'est pas de spéculer sur le dysfonctionnement social pour créer de l'emploi, mais que la vie sociale et démocratique, a besoin de médiateurs et de catalyseurs, pour que naissent des citoyens.

Nous vivons la crise du modèle de société individualiste. Perdu dans la mondialisation, orphelin des deux grandes utopies qui se sont partagées le siècle qui s'achève : le bonheur par la croissance économique à l'Ouest, la société réconciliée par le socialisme d'État à l'Est, l'individu est tenté par la régression vers l'identitaire, le fondamentalisme religieux, ethnique ou sectaire. La demande est alors : donnez-moi du sens et de la chaleur humaine et j'abandonne tout le reste. Aujourd'hui, la démocratie est menacée par cette abdication de l'individu. Après la tentation de classer l'individu dans des dispositifs, il peut succomber à celle de s'enclorre dans des espaces identitaires clos. Or, qu'est-ce que nous apprend la pratique des réseaux sinon l'expérience de ce que j'appelle des **espaces micro-sociaux médiateurs**, c'est-à-dire des espaces collectifs, où l'on entre et où l'on sort. Par delà les dérives de l'individu perdu dans la jungle libérale mondialisée et les refuges identitaires, la citoyenneté passe par la création de ces espaces, toujours provisoires, où des hommes vivent ensemble des projets. Les Réseaux constituent de ce point de vue une recherche action capitale pour l'évolution de nos sociétés.

Nous vivons dans des pays qui se disent démocratiques et ont inscrit dans leur constitution le suffrage universel. Si nous avons rejeté le suffrage censitaire lié à la propriété ou à l'argent, je me demande si parfois certains ne rêveraient pas d'instituer un suffrage censitaire au diplôme. Est-ce que nous sommes conscients qu'en affirmant constitutionnellement qu'un homme vaut une voix, nous reconnaissons que tout être humain a quelque chose à dire dans le débat public. Ceci reste hélas le plus souvent très théorique. Or, vous avez inventé des outils, et je n'en connais pas beaucoup d'autres qui l'ont fait, qui prouvent, non pas par des mots, mais par des pratiques, que **tout être humain a quelque chose à apprendre à un autre**, que tout être humain n'est pas ou sujet d'assistance ou sujet de pouvoir, mais d'abord **être d'échange**. C'est à dire que chaque fois que vous créez des Réseaux, vous inventez la société citoyenne et démocratique.

S'il est un thème d'actualité, c'est celui de la fracture sociale et de l'exclusion. On nous dit qu'il faut s'occuper des exclus : c'est vrai, il y a urgence. Mais, il y a une façon non démocratique de s'occuper de l'exclusion qui réduit l'autre à son manque et ne le considère pas comme sujet porteur de sens dans l'espace public. Dès lors les politiques publiques seront soit la normalisation soit l'élimination. Si nous sommes des citoyens, nous devons poser que l'exclusion n'est pas seulement le lieu de l'action sociale, c'est le lieu du renouvellement de la pensée sociétale.

Je m'explique : qu'est-ce que qu'une démarche intellectuelle créatrice, sinon une réinterrogation des évidences du moment au nom d'un point de vue jusqu'ici "exclu". Ainsi, par exemple, Albert Einstein découvre des phénomènes dont ne rend pas compte la théorie physique de l'époque. Il a alors deux solutions : faire un hobby de ce qu'il a découvert et se garder de contester les valeurs sûres de l'époque. Ou bien, s'il est créateur et puisque la théorie du monde ne rend pas compte de l'existence de ce phénomène exclu qu'il vient de découvrir, il va repenser la théorie physique à partir de ce phénomène exclu. Vous voyez alors que le lieu de l'exclusion, ce n'est pas d'abord celui de la charité, de la justice sociale ou des dispositifs chers à nos ministères. C'est le lieu de l'intelligence sociale et politique. **Penser aujourd'hui la société, c'est forcément la penser à partir du point de vue de l'exclu**, le plus grand angle possible pour penser l'ensemble du réel. Donc, si vous ne voulez pas mourir idiot, soyez avec les exclus pour inventer avec eux de, nouvelles socialités. Voilà pourquoi, de ce point de vue, l'appartenance aux Réseaux devient un antidote puissant à la bêtise.

Je voudrais évoquer un dernier point. Vous vous appelez Réseaux d'échanges. L'outil d'échange que l'humanité a inventé pour échapper au troc s'appelle l'argent. Si je veux acheter votre âne, pour éviter d'amener ma vache, on a inventé l'argent. L'argent a donc été conçu comme un facilitateur d'échanges, et non comme une capitalisation cancéreuse qui déstabilise

la vie en société. Qu'est-ce qui se passe à partir du moment où cet outil, au lieu de servir l'échange, devient une finalité en soi ? On dit qu'il y a spéculation. Figurez-vous que c'est le même phénomène au niveau intellectuel. J'ai la faiblesse de penser que je communique actuellement avec vous et que les mots que j'emploie sont des outils pour vous rejoindre. Si je me mettais à spéculer, au sens péjoratif du terme, c'est-à-dire si les mots ne servaient qu'à me faire plaisir, à flatter mon narcissisme ou à me positionner dans un plan de carrière, ils seraient vidés de leur substance d'échange. Je pense alors que vous me le feriez sentir, si je ne devinais pas moi-même que je commence à vous casser les pieds.

Communiquer ou spéculer, échanger ou capitaliser, c'est un choix permanent de l'esprit et de la vie politique. La dérive intellectuelle qui fait que bien des pensées vivantes finissent en scolastiques et en dogmes, c'est ce qui arrive aujourd'hui à l'outil d'échange qui s'appelle l'argent. Il est devenu une finalité qui déstabilise non seulement les sociétés, mais les économies. Et bien, là aussi, vous êtes des inventeurs et des agents de lutte contre les spéculations. A partir des échanges de savoir, vous avez évoqué les échanges de services. Ce n'est pas parce qu'on est privé de l'outil monétaire spéculatif qu'on n'aurait plus droit à l'échange. Vous êtes des acteurs qui ont permis à des gens exclus parce qu'ils n'avaient pas d'argent de se réintroduire dans la vie économique.

Voilà mon regard de philosophe sur vos travaux. Votre action, vos inventions, vos pratiques, vos interrogations sont un authentique travail philosophique. Je ne puis que conseiller aux philosophes professionnels de quitter de temps à autre leurs chaires pour venir vous rencontrer. Ils redécouvriront alors avec bonheur que, suivant l'étymologie du mot, **le travail de la sagesse et de la pensée est d'abord une pratique de l'amitié.**

### **Quatrième texte : Le poids des hiérarchies, obstacle à la transmission des savoirs. Véronique Nahoum-Grappe (anthropologue)**

Nos sociétés sont des sociétés d'égalité de droit et nous sommes aussi dans un espace social clivé, stratifié, de hiérarchies diverses. Réfléchissons ensemble à cette contradiction, cette tension.

Votre entreprise essaie véritablement de se battre pour la question tellement fondamentale de l'égalité. C'est un étrange combat puisqu'en principe celle-ci est acquise d'un point de vue des énoncés juridiques ; c'est même une norme assez plate apparemment. En réalité, bien que l'on soit dans des sociétés d'individualisme démocratique et d'égalité de droit, on se rend compte à chaque instant qu'elles sont traversées de hiérarchies qui se croisent, qui parfois se contredisent, qui sont diverses, dont les effets sont surtout efficaces dans les communications non verbales, sur le trottoir, dans le métro, dans les relations professionnelles, dans les couloirs d'immeubles. Quelles hiérarchies ? Pas seulement les hiérarchies de fortune, mais aussi les hiérarchies de prestige, ce que l'on peut appeler aussi la cascade des mépris, efficaces surtout lorsque l'on ne les énonce pas, lorsqu'elles ne sont pas dites ; le sociologue Goffman écrivait dans un de ses bouquins où il décrivait la scène d'un ivrogne noir américain sur un trottoir de New York :

"Hurlerait-il à la face du passant que cela achèverait de le rendre inexistant."

Les effets des hiérarchies, c'est que celui qui est mal placé, - c'est la "topique" du haut et du bas - **celui qui est en bas, on ne le voit pas et donc on ne l'entend pas.** Il ne pèse pas sur la scène sociale.



J'ai été frappée en lisant un article d'un travailleur social qui travaillait avec les prostituées ; il dit que l'une d'elles répétait tout le temps la phrase suivante :

"Je ne suis rien."

Quelle phrase bizarre ! N'être rien veut dire quoi ? N'être pas arrivé ? Quelle est alors l'image de soi ? C'est quoi être quelque chose ? Ah ! Il est arrivé à quelque chose ! Ah ! C'est quelqu'un ! C'est quoi, être quelqu'un ? Il ne s'agit pas seulement les hiérarchies de statuts, des hiérarchies explicites mais aussi de ce qui différencie sur une scène les uns des autres ; de ce qui fait que, de façon non verbale, on se donne une place ou on ne se la donne pas. Ou l'on n'entend pas, ou l'on ne voit pas : **l'autre est transparent.**

Prenons un milieu professionnel. Lors d'une réunion de travail, si les plus gradés disent : un et un font deux ; deux et deux font quatre, tout le monde dit oh ! comme c'est intéressant ; si un malheureux non gradé fait un effort intellectuel, combien faudra-t-il qu'il transpire pour arriver à un degré d'écoute aussi dense que le degré d'écoute de celui qui a un poste bien placé dans la palette professionnelle, dans la famille hiérarchique (je n'emploie pas le mot pouvoir car ce serait déjà un peu autre chose).

Parmi ces hiérarchies diverses qui s'entrecroisent, il y a la question, par exemple, de **l'esthétique du corps** (cela compte) ; il y a la question du sociologue qui, en parlant de cet ivrogne noir américain obèse : "hurlerait-il à la figure du passant que ça achèverait de finir de le rendre inexistant", lui opposait un top modèle, blonde, magnifique, très riche. Elle, il faut qu'elle cadavérise son visage, qu'elle ne voit rien parce qu'elle est le centre des regards. Et si elle fait tomber un mouchoir, cinquante personnes vont se précipiter. C'est elle qui est obligée de prendre le visage de la mort et de l'inexistence - je ne suis pas là - pour se protéger et marquer la distance.

Il y aurait tout une réflexion autour de ces questions : ne pas voir, ne pas entendre, ignorer, ne pas dire bonjour. Qui dit bonjour à qui ? Comment ? Comment les égaux se disent bonjour ? Comment les inégaux ?

En réalité, **toutes nos interactions sont pétries de l'image que l'on a de l'autre.** Regardez ces repas où, vous tous, vous allez. Combien de temps pouvez-vous tenir sans demander au voisin que vous ne connaissez pas : mais quel est votre métier ? Le métier, le statut, la formation.

Mais pourquoi ?

Hiérarchies différentes, systèmes de cascades de mépris d'autant plus efficaces qu'ils ne sont pas énoncés, qu'ils sont hors langage, puisque, la main sur le cœur, les gens qui ont de lourdes fonctions haut placées dans les hiérarchies feront des protestations explicites de leur désir d'égalité.

Ce n'est pas une question de bon sentiment, ça fonctionne à chaque instant. Il y a les hiérarchies sociales évidemment mais aussi la hiérarchie, comme en diagonale, masculin - féminin. Plus on monte, plus le gratin - excusez-moi messieurs - est masculin ; plus on descend, plus la base est féminisée. Mais attention, ne soyons pas non plus être trop caricaturaux ; dans les métiers plus techniques et difficiles, on retrouve des métiers masculins très difficiles.

Sans caricature, dans certains univers sociaux, quand la société est trop féminisée, il y a une petite gêne, on est moins bien ; un repas où il y a trop de femmes, une réunion de travail où il y a trop de femmes, c'est moins chic, c'est moins à la mode, c'est **moins** ! Il n'y a pas cette tension d'excellence qu'il y a dans les métiers techniques, scientifiques où les hommes sont là !

La hiérarchie "masculin - féminin" traverse tous les espaces sociaux avec son effet de **déévaluation implicite** "trop de femmes". Goffman disait que ses étudiantes très bonnes en

maths, vis à vis d'un jeune étudiant un peu boutonneux, mais enfin un étudiant, un garçon, avaient cette espèce de politesse qui consistait à lui donner le rôle où il a le savoir. Les femmes sont complètement complices de ça. Il ne s'agit pas d'être caricatural ou de faire des jugements moraux.

Des stigmates plus francs viennent croiser ces effets, cette cascade de mépris. Le franc racisme, la place qu'a dans ma tête l'autre qui a un visage si différent. Et de fait, on pourrait faire se combattre les différents stigmates entre eux.

Par exemple, la même famille révoltée à l'idée d'avoir à sa table quelqu'un dont le visage, la couleur de la peau est trop différente, si ce quelqu'un est avocat, Mon Dieu, voyez... C'est-à-dire que le racisme social peut venir contredire partiellement le vrai racisme terrible, régressif, pour le baliser un peu ; mais voyez à quel prix et ce que cela veut dire.

Toutes ces cascades de hiérarchies produisent finalement quoi ? L'invisibilité de ceux qui "croient qu'ils ne sont rien". Et donc, s'ils parlent, on ne les entend pas.

### Comment changer cela ?

Voici des exemples très courts qui montrent que dans ces espaces dévalués, il y a du savoir. Ces espaces dévalués sont les espaces féminisés ; structure hiérarchique, cette hiérarchie des mépris glisse et prend dans son faisceau de dévaluation, d'inflation aussi, les disciplines, les gestes, les conduites.

Les métiers dits féminins seront dévalués économiquement ou non payés, dévalués scientifiquement, dévalués en tant même qu'invisibles.

Invisibles ? Mais qu'est ce que c'est ? Qu'est-ce qu'on produit ? Qu'est-ce que l'activité ménagère dans notre pays ?

Je vais prendre **trois domaines** :

- Ce que suppose comme **savoir(s)** le fait de **faire un repas**,
- Ce que suppose ce qui est produit dans **l'activité dite ménagère**, qu'est-ce qui se passe ?
- Mon troisième exemple sera différent : il s'agira de ce qui se passe **dans un camp de réfugiés** du point de vue de ce qu'on peut y apprendre.

#### *Premier exemple* : **Le repas**.

Je me souviendrai toujours d'un très bel exposé d'une anthropologue anglaise, Mary Douglas, qui a analysé le repas du point de vue de la compétence que cela suppose. La compétence ne dépend pas de la richesse. Par exemple, vous pouvez avoir de grands bourgeois très riches qui sont, en fait, des espèces de barbares quant à cette compétence précise, qui sera maniée avec virtuosité par des gens de classe moyenne voire très pauvre.

C'est par exemple, cet effort, ce calcul, pour mettre ensemble des paramètres très différents : on est en hiver, vendredi, l'oncle untel va venir, il n'aime pas le rôti ; il préfère ceci, le petit dernier a eu une bonne note, je vais faire un gâteau, etc.

Ce sont des paramètres très rivaux. Qu'y a-t-il sur le marché ? Le prix ? Pas seulement le paramètre économique. Qu'est-ce qu'un bon repas ? Un repas où l'on dit : oh ! Comme c'est beau ? Ou l'aspect ou le gastronome (certains d'ailleurs voudront que ce soit un chef, qui ait des références, qu'il y ait de la "Culture", etc..) ? On dira, c'est exquis ? Mais un bon repas réussi, c'est celui où chacun est à sa place, où personne ne réalise qu'il est réussi, parce que c'est un événement où chacun existe ; et ce qui est sur la table (et c'est un produit de la compétence, une virtuosité) correspond au moment, à l'occasion, c'est adapté.

On peut mettre à l'autre pôle des scènes de repas où le frigo est ouvert, où chacun se sert. Vous voyez, je ne parle pas là de savoir faire la cuisine, les recettes. C'est autre chose, c'est une espèce de **compétence** sociologique informelle, non sue par le sujet, de **détente**. Il y a **des**

**virtuoses de l'art de la situation, ce sont souvent des femmes**, et cela reste invisible. Bien souvent, après coup, on en a une nostalgie : c'était ça, c'était la grand-mère - elle a fait des ménages toute sa vie - et ça elle savait le faire. Mais quoi "ça" ? Une espèce de virtuosité qui n'est pas définie en terme de savoir scientifique, mais qui tapisse la vie de chaque jour et qui n'est pas évaluée, à mon avis, à sa juste place en terme de virtuosité et de compétence.

*Deuxième exemple : La question du ménage.*

Qu'est-ce qui se passe ? Que produisent ces activités ménagères tellement dévaluées : ménage, soins des enfants, etc. qui sont perçues comme pertes de temps par la jeune cadre qui veut passer des examens. Comme folle de rage, elle veut que le mari partage.

Qu'est-ce qui se passe là, qu'est-ce que cela signifie du point de vue de l'espace social de mettre des fleurs sur une table ? C'est rien, ça ne change rien, à quoi ça rime, qui l'a fait, qui la posé ?

Et pourtant, ça change tout, ça tapisse l'atmosphère, c'est un signal, et les moments où ça n'est plus fait, à pauvreté égale, à niveau de vie égal, il y a des personnages de la famille ou du quartier qui prennent cela en charge ou non (je ne dis pas seulement les fleurs, mais aussi, j'ai remarqué que ce sont souvent les dames un peu âgées qui donnent souvent à manger aux chats dans les squares). Pourquoi ? Au jardin des plantes, ce sont les hommes un peu âgés qui donnent à manger aux oiseaux. Et les dames, elles donnent aux chats, parce qu'il faut se pencher, etc. Mais pourquoi ? Parce que la femme a ce regard compétent, parce que ces gestes, c'est sa vie, elle dit comment cet espace-là est géré. Où sont ces chats ? Qui leur donne à manger ? Qu'est-ce qu'ils mangent ces chats ? C'est pas seulement la "mémère" qui va donner aux chats, non, c'est une compétence, c'est une exigence. Elle a un regard sur le square comme elle l'a chez elle, c'est-à-dire qu'elle regarde si les choses vont. Est-ce que ça fonctionne ? Est-ce que quelqu'un pense à porter à manger à ces animaux ? Le ménage, ces activités féminines dévaluées, mettent en scène, rendent possible - à l'insu des autres acteurs sociaux qui ont des projets et qui veulent arriver, être quelque chose - **la qualité invisible de l'espace social privé et public** - à l'insu de tout le monde mais en permanence. Et quand ça s'effondre dans certaines favelas, dans certaines banlieues des pays de l'Est dans les années 50 où ça ne pouvait plus être mis en place pour mille et mille raisons terribles, alors, l'ennui, la chape de plomb, une espèce de cafard pris dans les murs, toutes ces choses là, résonnent de façon tout à fait spécifique. A pauvreté égale (et là, je ne parle pas de misère ou de pauvreté), je parle véritablement d'appropriation de l'espace par les gens et en particulier par les femmes, et par leurs actions invisibles.

*Troisième exemple : Les camps de réfugiés.* Qu'est-ce qu'on peut apprendre ? J'ai cru comprendre quelque chose que je vais essayer de vous dire.

Les réfugiés sont des gens qui ont tout perdu. Ce sont des pauvres absolus. Dans les pays de l'Est, ils ressemblent vraiment, au bout d'un moment, à des tziganes, parce que les réfugiés victimes d'une guerre qui ont des arrières, c'est-à-dire les couches sociales un peu privilégiées, rapidement s'en vont, rapidement trouvent où aller. Mais les paysans, qui ont perdu leur maison, c'est-à-dire leur **identité**, leur **patrimoine** et l'endroit où ils savaient faire quelque chose, l'endroit où leur savoir, leurs compétences étaient liés à un endroit, déjà absolument démunis, ils n'ont plus rien.

Évidemment, les hauts cadres diplomatiques, les hauts cadres du HCR<sup>1</sup>, les hauts cadres de l'humanitaire, qui ne vont pas sur le terrain forcément, mais qui vont dans des salons entre homologues, entre homogènes où ils se renvoient, à classes sociales équivalentes, les mêmes

---

<sup>1</sup> Haut Commissariat aux Réfugiés (ONU)

diagnostics, n'imaginent même pas ce que dévoile la photo du camp de réfugiés dans laquelle ils vont très rarement salir leurs chaussures. Ils n'imaginent même pas l'atmosphère réelle qui y règne. Ils croient voir la pauvreté. Ils croient voir, au fond, des gens de rien : ce que l'on appelait jadis le peuple. Ceux qui ne pèsent pas sur la scène sociale ; qui n'ont aucun pouvoir, qui sont même le jouet du pouvoir. Alors, **ils ne vont rien leur demander**. "Ces gens-là" n'ont rien à leur apprendre ! Ils sont complètement collés au stéréotype qu'ils en ont. Ils pensent que, eux, ils ont la culture ; eux, ils ont lu Shakespeare et certainement pas ces gens-là.

Ceci est un peu vrai de bien des métiers dont la déontologie même est de s'occuper de ces gens-là.

Qu'est-ce que j'ai cru comprendre, difficilement ?

Les gens qui n'ont plus rien sont dans un **espace tragique**, comme dans Corneille. Quand on n'a plus rien, il y a une espèce de possibilité de diagnostic philosophique et de rapport éthique inconcevable pour ceux qui ne sont pas, qui n'ont pas été perdre du temps dans ces espaces-là.

Je pense à ce père bosniaque à Sarajevo, qui amenait sa petite fille de trois ans, les trois premiers mois du siège, qui avait été visée par un sniper. Il pleurait et disait : - "Je veux rencontrer celui qui a fait ça, prendre un café, qu'il m'explique".

C'est incroyable en réalité, ou plutôt, c'est une phrase incompréhensible du point de vue du journaliste, sous les spots, exigeant, pressé, qui veut faire vite, vite, son article. et son voyage coûte très cher, ou du haut cadre, etc. On n'a pas le temps d'entendre ça.

C'est extraordinaire, comme dans ces milieux de gens qui ne sont plus rien et qui le disent d'eux-mêmes, ce qui reste, c'est la **tragédie**. Les statistiques, c'est de la tragédie. Le degré d'héroïsme, de désintéressement que l'on peut rencontrer du côté des gens qui, soi-disant ne sont rien, est inimaginable du point de vue des diplomates, du "gratin." Et quand je dis inimaginable, je dis inimaginable. Évidemment cela ne veut pas dire qu'ils sont tous gentils et les autres exécrables. Mais, du point de vue des interactions, il faut voir comment les gens parfois survivent en situation de siège, en situation de dénuement total et ce que cela suppose comme héroïsme inconcevable et invisible. Il y aurait un échange à faire, dont je rêve et que je crois impossible, entre le milieu des diplomates et ce qui se passe dans un camp de réfugiés.

**Ma question :**

**Essayez d'identifier en quoi**

**cette « intention d'instruire » préalable**

**cette transmission effectuée**

**les questions de précisions de vos collègues**

**vous ont réellement permis de vous approprier ce texte.**